Qu’est ce que fascisme ?

« Le fascisme ne passera pas ! » Ce slogan, relancé par le Kremlin avec une orchestration puissante et repris en chœur pas les PC de tous les pays est d’autant plus efficace, semble t'il, qu’il reste plus vague. L’adversaire n’est pas *désigné* nommément, ce qui permet à chacun de le situer par l’imagination selon ses intérêts, ses préjugés, ou ses conceptions idéologiques. Il n’est pas non plus *défini,* et l’on se garde bien de dire *ce qu’est le fascisme,* soit par l’analyse des exemples concrets pris au passé, soit en fonction d’une théorie politico sociale du monde actuel. En fait, la division du travail est la suivante : *les masses* vaguement apeurées ou irritées manifestent « contre le fascisme », entendant par là tout ce qu’elles peuvent craindre ou détester (guerre, dictature policière, « réaction », césarisme, politique antiouvrière, violences, insécurité du travail, aventures coloniales, explosions chauvines, talon de fer du grand capital, influence du patronat, des banques, de l’armée, du clergé, de la « boutique », de la petite propriété rurale, de la bureaucratie, etc.). Quant aux *Communistes,* ils se réservent de donner à toute cette manifestation ambiguë de sentiments politiques extrêmement divers, une orientation et un point d’application dont ils restent les seuls juges. Pour eux, est implicitement « fasciste » tout ce qui n’est pas dans la ligne actuelle du Parti, et est explicitement « fasciste » ce que l’Agit Prop’, dans sa dernière circulaire, stigmatise comme l’ennemi n° 1 du lieu et du moment.

C’est ainsi que, dans le passé, toutes les puissances, tous les partis, tous les hommes politiques, toutes les philosophies, toutes les tendances s’écartant tant soit peu de la ligne

officielle du PC dans l'un quelconque de ses plus extravagants zigzags ont reçu tour à tour l'étiquette *fasciste.* Inversement, il n'est pas une puissance, pas un homme, pas un parti, pas un régime, même se réclamant ouvertement de Hitler, de Mussolini et de leurs émules, qui n'eût trouvé grâce, à l'occasion d'une alliance provisoire ou d'une tentative de « front unique », d'où le mot « fasciste » disparaissait comme par enchantement. En définitive est donc fasciste, à chaque moment et dans chaque milieu noyauté par un Parti chef, ce qu'il plaît au Parti de désigner ainsi ; et malheureusement, à cet arbitraire terminologique, les adversaires *du bolchevisme et du fascisme* n'ont guère su opposer une pensée et un vocabulaire de quelque précision. On oppose communément *fascisme* et *démocratie, fascisme* et *progressisme, fascisme* et *révolution ; fascisme* et *prolétariat; fascisme* et *socialisme.* Récemment, dans une savante revue de la Gauche non stalinienne aux USA, *Contemporary Issues,* L.W. Hedley définissait tour à tour, dans le même article, le fascisme comme centralisme absolu, comme extrémisme chauvin, comme immobilisme social, comme contre révolution, comme aristocratie, comme défaitisme (!) et comme individualisme forcené.

Il est évident que ces équivalences — d'ailleurs contradictoires entre elles — ne font qu'alimenter la confusion la plus totale, et réduisent l'« antifascïsme » à un arbitraire verbal.

Loin d'être équivalent au « centralisme » absolu, le fascisme s'accommode parfaitement du pouvoir local arbitraire (voire, extra légal, d'un podestat, d'un *Gauleiter,* d'un *Statthalter* quelconque, appuyé sur une clique à la façon d'un chef de gang. Loin d'être nécessairement « chauvin », il s'accompagne fréquemment d'une xénophilie

presque délirante, à l'égard d'un modèle étranger dominant par la force et inconditionnellement vénéré. Loin d'être «immobiliste», il est dynamique et futuriste au plus haut degré, et s'acharne à abolir tout ce qui s'oppose à son utopie totalitaire. L'esprit de la « contre révolution », c'est à dire le retour à un état historique antérieur, lui est inconnu ; il est au contraire une aventure à corps perdu vers la puissance industrielle, militaire, étatique, idéologique, démographique : une volonté d'éclatement nihiliste. Pour toutes ces raisons, il est précisément ce qu'il y a au monde de moins « aristocratique » : un mouvement de l'homme de masse, une revanche brutale de l'inculture, de la vulgarité, de la basse démagogie et de l'arrivisme sous toutes ses formes, un raz de marée social mettant au pinacle des sous hommes et des analphabètes, idoles d'un prolétariat à la romaine —composé, à leur image, de chômeurs politisés et entretenus.

Le fascisme ne supporte ni les « valeurs » traditionnelles de caste, qui sont une injure à son caractère plébéien ; ni le contact de l'« intelligence », à ses yeux suspecte et décadente ; ni surtout l'« individualisme », car il nie farouchement l'individu et la vie privée. Sa vue du monde n'est pas historique, mais légendaire et mythique. Il érige l'État ou la Race en un absolu devant lequel tous les droits, toutes les libertés, toutes les particularités doivent s'immoler dans l'unité. Il exalte la passion collective de puissance et de violence du Peuple, considéré comme réalité transcendante aux personnes qui le composent, et il s'efforce de réaliser cette transcendance par l'embrigadement militaire politique du peuple entier.

Bref, le fascisme est la démocratie pure (au sens étymologique

et absolu du mot : la démocratie sans frein et sans limites morales ou constitutionnelles — *la dictature de la démocratie* ou encore (si l'on réfère une définition négative) la *démocratie SANS TOLÉRANCE NI LIBÉRALISME,* la loi du lynch, la démocratie *populaire* (et populacière).

Une démocratie absolue et directe, telle que l'a conçue J.- J. Rousseau dans le *Contrat social,* n'a que faire en effet de garanties légales, de séparation des pouvoirs, de respect des minorités ; l'*habeas corpus* lui est étranger, comme les notions de for intérieur et de vie privée. Elle proclame factieux et ennemi du peuple, non seulement quiconque *agit* — mais même quiconque *parle, ou pense* « à l'écart des autres ».
Elle n'admet d'autre attitude que l'enthousiasme permanent, d'autre conduite que l'étalage continuel de la vertu civique et de l'esprit de sacrifice à l'État
Enfin elle ne connaît d'autre hiérarchie que celle que sanctionnent la loi du nombre et celle du succès.

Le fascisme est d'essence plébéienne et plébiscitaire — grégaire, césarienne, ligueuse et jacobine.

L'antipode et l'antidote du fascisme, c'est l'esprit libéral et libertaire — c'est à dire le sens de la responsabilité, de la réciprocité, de l'équilibre et de l'autonomie des personnes — tel qu'il se développe au sein d'une société individuatrice d'hommes et de femmes élevés hors des grossiers appétits du pouvoir, dans la liberté et pour la liberté. L'anarchisme bien conçu tend naturellement à généraliser à l'humanité tout entière les mœurs et les droits de cette élite d'individualités pensantes et agissantes. Le fascisme tend précisément à l'anéantir, et à bâtir l'édifice social sur le plus grand commun

dénominateur de l’humain inévolué — la volonté de puissance aliénée et socialisée en volonté collective de servitude.

André Prudhommeaux